

peuvent affluer. C'est dans trois jours la fin du mois. Elle est lourde. Nous sommes en mesure, plus qu'en mesure. Mais je te le répète, il faut tout prévoir et se tenir prêt à parer à tout.

Tu as raison, père, cent fois raison ! répliqua Georges, ma demande était une folie ? Je ne pense plus aux poneys de Nina Taupin, et je t'affirme, en mon âme et conscience, que je ne les regrette même pas.

— Bi n vrai ?

— Foi d'honnête garçon, et si, ce qu'à Dieu ne plaise, nous nous trouvions frappés à l'improviste par quelqu'un de ces revers de fortune qui font crouler les trônes et les maisons de banque, je sens que j'oublierais sans peine ce luxe dans lequel tu m'as fait vivre, ces mille caprices auxquels ta tendresse ingénieuse lai-sait à peine le temps de naître, tant elle les réalisait vite, et je me mettrais à travailler, courageusement, joyeusement, avec toi et pour toi !

— Philippe de la Brière leva ses yeux et ses mains vers le ciel, et murmura des lèvres et du cœur :

— Mon Dieu, quel que soit l'avenir que votre volonté me réserve, soyez beni ! vous m'avez accordé la plus grande, la plus précieuse de vos faveurs. Vous avez fait de moi un heureux père !

En ce moment le secrétaire du banquier vint le prévenir que son ag nt de change demandait audience, et la conversation du vieillard et du jeune homme fut interrompue.

Philippe de la Brière avait dit la vérité

On arrivait à la dernière période de l'année 1847. L'horizon politique prenait des teintes sombres, et, quoiqu'il fût bien difficile de prévoir la catastrophe prochaine, l'inquiétude était au fond de tous les esprits, jetant dans le commerce et dans les affaires une perturbation inouïe, et le courrier de chaque matin apportait au banquier la nouvelle de désastres financiers éclatant dans les principales villes des départements.

Le vieillard n'éprouvait point encore cependant de sérieuses appréhensions. Il sentait derrière lui de puissantes ressources ; il comptait sur son crédit, sur son inattaquable réputation de prudence et d'honorabilité, et il se flattait de traverser la crise sans voir sombrer sous voiles, dans cette mer orageuse, le vaisseau de sa fortune.

Hélas ! il comptait sans les événements. Trois jours, nous le lui avons attendu dire à lui-même, le séparaient de la fin du mois.

Ces trois jours suffirent pour amener la ruine complète et inattendue de sa maison, réputée, à bon droit, pour l'un des plus solides de Paris.

Deux des banquiers avec lesquels Philippe de la Brière faisait des opérations considérables suspendirent à la fois leurs paiements. D'énormes remboursements, devenus immédiatement exigibles, se présentèrent à l'improviste. La panique augmenta et bientôt ne connut plus de bornes. Tous les clients accoururent et redemandèrent leurs capitaux. La caisse se vida. Les actions, dépréciées par les circonstances, que le banquier jeta sur le marché de la Bourse, afin de faire flèche de tout bois, se vendirent avec une perte immense, et enfin la Banque, alarmée à juste titre et arrêtant le crédit juste au moment où il devenait le plus indispensable, refusa le bordereau envoyé à la dernière heure par le banquier.

Ce coup suprême, Philippe de la Brière le reçut en plein cœur.

Un de ces désespoirs auxquels ne survit aucun homme de sa trempe, s'empara de lui.

Une semaine avait suffi pour anéantir une for-

tune gagnée par vingt années d'un labeur incessant.

Le lendemain était jour d'échéance, et la caisse resterait fermée ! et le vieillard entraînerait dans son désastre, dans sa ruine, cent familles qui avaient eu confiance en lui ! et l'épithète infamante de banqueroutier se joindrait à son nom déshonoré ! — Car on l'accuserait ! — Les victimes accusent toujours, c'est leur droit rigoureux, et font un crime de leur misère à l'honnête homme fondroyé qui n'a pas su deviner la tempête et se mettre à l'abri.

Et son fils, son Georges bien-aimé, qui resterait seul en ce monde, à vingt ans, sans ressource, avec un nom flétri ! Qu'allait-il devenir ?

A cette pensée, Philippe de la Brière en arrivait presque à douter de la justice de Dieu, et sentait la folie s'emparer de son cerveau.

Il fallait prendre un parti cependant, et, après quelques heures d'une indicible angoisse, le vieillard redevenait calme et maître de lui ; il baigna son visage à plusieurs reprises avec de l'eau glacée, pour effacer la trace de ses larmes, puis, frappant sur un timbre pour appeler un domestique, il s'informa si son fils était au logis.

La réponse fut affirmative.

— Alors, reprit Philippe, allez prévenir M. Georges que je l'attends dans mon cabinet.

Le valet sortit.

Cinq heures du soir allaient sonner, par conséquent il faisait nuit.

M. de la Brière abaissa le capuchon de la lampe placée sur son bureau, afin de ne pas se trouver en pleine lumière et de dissimuler plus facilement à son fils l'altération de ses traits.

— Tu as besoin de moi, père ? demanda Georges en entrant dans le cabinet d'un pas rapide et d'un air enjoué, car il ne savait absolument rien de la situation que M. de la Brière se proposait de lui cacher jusqu'au dernier moment.

— Oui, cher enfant, j'ai besoin de toi, répliqua le banquier.

— Eh bien ! fit le jeune homme en riant, me voici tout à tes ordres. Commande ! j'obéirai.....

— Si tu savais qu'elle est la corvée que je te destine, tu serais peut-être moins gai.

— Une corvée, à moi, père ! et venant de toi ! Voilà qui m'étonne. Ce n'est guère dans tes habitudes. Tu m'as toujours laissé les plaisirs, en gardant les ennuis pour toi.

— Autant que j'ai pu, c'est vrai. Mais il n'en est pas de même aujourd'hui.

— Enfin, parle ! Que faut-il faire ?

— Monte dans ton appartement d'abord, et prépare ta valise.

— Ma valise ! répéta Georges stupéfait. Ah ça ! mais, je quitte donc Paris ?

— Oui.

— Pour longtemps ?

— Pour deux ou trois jours.

— Dans cette saison, ce n'est pas gai !..... Enfin, puisqu'il le faut.....

— Oui, mon enfant, il le faut absolument.

— Je pars, quand ?

— Ce soir, à onze heures, par l'express.

— Pour où ?

— Pour le Havre.

— Où descendrai-je, au Havre ?

— Chez Jules Dulong, mon correspondant, à qui tu remettras une lettre que je vais écrire.

— A merveille. Mais je ne suppose pas que tu me fasses passer une nuit en chemin de fer uniquement pour me charger d'une lettre que l'administration des postes transporterait avec un vrai plaisir.